Ami du Clergé du 24 septembre 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Sacrements. — XIX. Quand et comment communier, 561.
Panégyrique de S. Remi. — La lumière de la foi, 563.
Panégyrique de S. François d'Assise. — Pauvreté, apostolat, martyre, 565.
Pour la fête du T. S. Rosaire. — Les mystères du Rosaire, 570.
La prédication des choses qui nous entourent. — 103. La verdure, 572. — 104. La pierre, 574. — 105. Les fourmis, 575. — 106. Les arbres, 576.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XIX

QUAND ET COMMENT COMMUNIER

Mes frères,

Notre-Seigneur a institué la sainte communion pour qu'elle soit la nourriture de nos âmes. De là résulte évidemment pour nous l'obligation de la recevoir et de la bien recevoir, afin qu'elle opère dans nos âmes et dans nos corps les salutaires effets auxquels elle est ordonnée.

I

Et d'abord, nous devons recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur, nous devons communier. Notre-Seigneur lui-même nous en fait un devoir quand, présentant la Sainte Eucharistie à ses Apôtres, il nous dit à tous en leur personne et cela de façon impérative : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... Buvez-en tous, ceci est mon sang. » Notre-Seigneur ne fait pas d'exception ; il s'adresse à tous, aux hommes comme aux femmes, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, aux chrétiens qui ont atteint l'âge mûr ou la vieillesse comme aux jeunes gens et aux enfants. Pour tous il fait de la réception de la Sainte Eucharistie une question de vie ou de mort : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour... Si, au contraire, vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » (Joan., VI, 54).

Les premiers chrétiens obéirent docilement aux ordres du Maître. Ils étaient exacts aux réunions au cours desquelles les Apôtres consacraient l'Eucharistie et la distribuaient ; lorsqu'ils prévoyaient ne pouvoir s'y rendre, ils l'emportaient chez eux et s'y communiaient eux-mêmes.

La ferveur ayant diminué avec le temps, l'Eglise intervint et par le décret du IVe Concile de Latran, que nous vous rappelons tous les ans au début du temps des pâques, elle prescrivit « à tout fidèle de l'un et l'autre sexe parvenu à l'âge de discrétion, de communier au moins une fois chaque année au temps de Pâques. » Le Concile oblige tous les fidèles à communier à Pâques dès qu'ils ont atteint l'âge de discrétion, c'est-à-dire l'âge de raison. Vous voyez dès lors, parents chrétiens, combien c'est un devoir grave pour vous d'envoyer vos enfants dès leur bas âge au catéchisme, afin que, parvenus à l'âge de sept ou huit ans, ils puissent être suffisamment instruits pour recevoir la communion privée et faire leurs pâques.

Pour satisfaire au précepte de l'Eglise, cette communion pascale doit être faite avec les dispositions voulues ; une communion sacrilège ne suffirait pas. Elle doit être faite dans le temps fixé par l'évêque, c'est-à-dire habituellement dans les quinze jours qui précèdent ou suivent la fête de Pâques. Si, pour un motif quelconque, légitime ou coupable, on ne l'a pas faite en ce laps de temps, on reste obligé de la faire le plus tôt possible. Cette communion pascale, enfin, il est très convenable de la faire dans sa propre paroisse, pour que tous en aient connaissance et en soient édifiés.

Obligatoire chaque année à Pâques, la sainte communion l'est aussi quand on est en danger de mort. Plus que jamais, alors, nous avons besoin de posséder Notre-Seigneur pour qu'il nous fortifie dans nos souffrances, adoucisse les regrets que peut nous causer la séparation finale, pour qu'il nous aide à lutter victorieusement contre le démon en ce moment d'où dépend notre salut. C'est ce que lui demande le prêtre en le déposant sur les lèvres du malade : « Recevez, mon frère, le viatique du corps de N.-S. Jésus-Christ ; puisse-t-il vous garder contre l'ennemi pervers et vous conduire à la vie éternelle. »

Bien entendu, la communion pascale n'est qu'un minimum. Le désir de Notre-Seigneur serait qu'on communie bien plus souvent, tous les jours même : c'est ce qu'il a donné clairement à entendre lorsqu'il institua cet adorable sacrement sous les apparences du pain et du vin dont notre corps, pour entretenir sa vie, se nourrit tous les jours. C'est aussi le désir souvent exprimé par l'Eglise : « Le saint Concile, disent les Pères du Concile de Trente, désirerait que les fidèles communiassent non seulement spirituellement, mais sacramentellement, à chaque messe qu'ils entendent. »

Et qu'on ne s'en défende pas sous prétexte qu'on n'en est pas digne. « Deux sortes de gens, dit S. François de Sales, doivent communier souvent : les parfaits, parce qu'étant bien disposés ils auraient grand tort de ne pas s'approcher de la source et fontaine de perfection, et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection ; les forts pour conserver leurs forces et les faibles afin de devenir forts ; les malades afin d'être guéris et les sains afin de ne pas retomber en maladie... Recevez le St-Sacrement pour apprendre à le bien recevoir, puisqu'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent. »

II

Le pape Pie X, dans ses admirables décrets sur la communion fréquente et celle des petits enfants, nous a indiqué du reste les conditions requises pour bien communier. Elles sont, vous l'allez voir, à la portée de tout le monde.

De ces dispositions, les unes regardent l'âme, les autres le corps.

1. Les principales dispositions de l'âme sont d'être en état de grâce et d'avoir une intention droite.

Et d'abord, celui qui va communier doit être en état de grâce, c'est-à-dire exempt de tout péché mortel. Cette pureté, Notre-Seigneur lui-même en a marqué la nécessité à ses Apôtres quand, avant de se donner à eux, il leur lava les pieds en disant à S. Pierre qui s'en défendait : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » (Jo., XIII, 8). Cette pureté, S. Paul l'exige des premiers chrétiens : « Examinez-vous, leur dit-il, et si c'est nécessaire purifiez-vous de vos fautes avant de manger de ce pain consacré, car quiconque mangera de ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » (I Cor., XI, 27). Celui qui a quelque péché mortel sur la conscience, doit donc s'examiner avant d'approcher de la sainte Table, c'est ce que prescrit le Concile de Trente expliquant le texte de S. Paul que je viens de vous citer : « Celui qui veut communier doit se souvenir de ce précepte : Que l'homme donc s'éprouve lui-même. Or la coutume de l'Eglise fait voir que l'épreuve nécessaire consiste en ce que personne ne doit se présenter à la communion avant de s'être confessé au prêtre s'il se sent coupable d'une offense mortelle, quelque contrition qu'il croie avoir de son péché, ce que le saint Concile ordonne devoir être perpétuellement observé par tous les chrétiens. » (Sess. XIII, ch. 7).

En second lieu, celui qui va communier doit avoir une intention droite, c'est-à-dire qu'il doit le faire, non pour obéir à la mode, ni pour suivre la coutume, ni pour faire comme les autres, mais pour faire plaisir à Notre-Seigneur et devenir meilleur. C'est avoir une intention droite que de communier pour répondre à l'invitation de Notre-Seigneur qui nous dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. » C'est avoir une intention droite que de communier pour satisfaire le grand désir qu'a Notre-Seigneur de s'unir à nous, lui dont « les délices sont d'être avec les enfants des hommes. » C'est avoir une intention droite que de communier pour réparer les injures qui lui sont faites et le consoler de la froideur et de l'indifférence générales. C'est avoir une intention droite, enfin, que de communier pour obtenir la grâce, grandir en perfection, mériter une bonne mort, attirer les bénédictions de Dieu sur ceux qu'on aime, sur la paroisse, sur la France, sur l'Eglise. Du moment qu'en communiant nous avons en vue la gloire de Dieu, notre salut ou celui du prochain, nous avons une intention droite qui nous permet d'approcher de la sainte Table autant de fois que notre piété nous l'inspire.

Pour communier avec plus de ferveur encore, il est bon de désavouer les fautes vénielles qu'on a commises et de les rendre de plus en plus rares ; il est bon d'exciter en soi des sentiments de foi vive, d'humilité profonde, de grande confiance et d'ardent amour. Ces saintes dispositions ne pourront qu'être infiniment agréables au divin Maître et elles nous vaudront une part plus abondante de ses grâces et de ses bénédictions.

2. Les dispositions du corps requises pour communier sont d'être à jeun depuis minuit et d'être modeste dans ses habits et tout son extérieur.

Le jeûne eucharistique exigé de ceux qui vont communier consiste à n'avoir pris absolument aucun aliment ni aucune boisson depuis minuit. Pour que ce jeûne soit rompu, il faut que ce qu'on avale vienne du dehors. Si vous avalez un peu de sang provenant de vos gencives ou quelques bribes d'aliments demeurés dans votre bouche depuis la veille au soir, le jeûne n'est pas rompu. Il ne le serait pas davantage par quelque flocon de neige ou quelques gouttes de pluie qui par hasard pénétreraient dans votre bouche, non plus que par des objets non comestibles, fumée de tabac, pierre, fer ou bois, qu'il vous arriverait d'absorber.

Le jeûne eucharistique n'est pas d'institution divine. Les Apôtres n'étaient pas à jeun lorsque Notre-Seigneur leur donna la sainte communion, puisqu'ils venaient de manger l'agneau pascal. Ce jeûne est seulement d'origine apostolique. S. Paul, écrivant aux Corinthiens relativement à l'Eucharistie, leur dit, après diverses instructions : « Je réglerai les autres choses lorsque je serai venu. » (I Cor., XI, 34). « Il y a lieu de croire, dit S. Augustin, qu'il parle de la loi du jeûne et que ce qui s'observe dans le monde entier sans exception aucune a été réglé par cet Apôtre. » Le même S. Augustin nous donne la raison bien compréhensible de ce jeûne : « Il convient que le corps de Jésus-Christ entre dans la bouche du chrétien avant toute autre nourriture, à cause du respect qui lui est dû. »

Précisément parce que le jeûne eucharistique n'est pas d'institution divine, mais seulement ecclésiastique, l'Eglise peut en dispenser ; c'est ce qu'elle fait en faveur des malades qui communient en viatique. Les malades alités depuis un mois et sans espoir de guérison prochaine, peuvent également être admis par leurs confesseurs à communier une ou deux fois la semaine, quoiqu'ils aient dû prendre un remède ou une boisson quelconques (can. 858). Par boisson on peut entendre un bol de bouillon, de café, de lait, même si on y a mélangé quelque autre substance, comme de la semoule, du tapioca, un œuf délayé, pourvu que le mélange reste liquide (décret du St-Office, 7 sept. 1897). Le Souverain Pontife pourrait évidemment étendre ces dispenses. S'il le fait, n'en soyez pas scandalisés, car c'est toujours pour de justes motifs et pour la plus grande gloire de Dieu.

On doit également se présenter à la sainte Table avec une mise modeste et une tenue respectueuse. Il n'est pas nécessaire d'être en toilette pour commu-

nier : une mise propre suffit, si humble soit-elle, l'important est qu'elle soit décente et qu'on ne vienne pas avec des costumes tellement écourtés par le haut et par le bas et souvent tellement transparents qu'ils laissent dénudée une partie du corps. Le Souverain Pontife et après lui les évêques vont jusqu'à prescrire le refus de la communion aux fidèles qui se présentent vêtus de la sorte.

On aura une tenue respectueuse si on se rend à la sainte Table posément, les mains jointes et les yeux modestement baissés, si on s'y tient à genoux et recueilli, si on en revient avec le vif sentiment qu'on porte dans sa poitrine celui qui porte le monde, si on termine enfin le grand acte qu'est la communion par une fervente action de grâces.

III

Ainsi reçue, la communion ne peut manquer de produire en nos âmes et dans nos corps les heureux effets pour lesquels Notre-Seigneur l'a instituée.

Dans l'âme, l'Eucharistie augmente la grâce sanctifiante, comme le font les autres sacrements des vivants. Elle la nourrit spirituellement, selon la parole de Notre-Seigneur : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage. » Elle l'unit intimement à Jésus, en sorte que l'âme qui vient de communier peut dire comme S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20). C'est du reste la réalisation de la promesse de Notre-Seigneur disant : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Cette union de l'âme avec Dieu la purifie des fautes vénielles dont elle pourrait être souillée, elle la fortifie contre les rechutes graves. L'Eucharistie est en effet le pain descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Enfin, de l'aveu de Notre-Seigneur lui-même, elle est pour l'âme le gage de la vie éternelle : « Je suis le pain de vie ; si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement. »

« O grâce du sacrement d'Eucharistie, merveilleuse et cachée ! s'écrie l'auteur de l'*Imitation*. Elle est parfois si grande que par la plénitude de la dévotion qu'on y reçoit, non seulement l'esprit, mais le corps même y trouve dans sa faiblesse un redoublement de forces ! »

Dès cette vie, l'Eucharistie, ce froment des élus, ce vin qui fait germer les vierges, agit sur le corps en affaiblissant en lui la concupiscence, en y éteignant le feu des passions, en le sanctifiant par le contact répété de Jésus caché sous les espèces sacramentelles. Mais c'est surtout après cette vie qu'elle exercera sur le corps une influence salutaire, puisque Jésus a promis qu'elle serait pour lui le gage d'une glorieuse résurrection. « Par respect pour la Sainte Eucharistie, dit S. Jean Chrysostome, des anges font une garde d'honneur autour du corps des élus qui reposent au sein de la terre. » — « Comment croire, dit de son côté Tertullien, que cette chair ne ressuscitera pas glorieuse, après avoir été tant de fois et à tant de titres la propriété de Dieu ? Non, non, loin de nous la pensée que Dieu abandonne à une destruction sans retour la sœur du Christ ! »

Que l'espoir de tant de grâces dès cette vie, que l'assurance de l'éternité bienheureuse, que la perspective si consolante de la résurrection glorieuse qui en sera la récompense, nous fassent concevoir une haute estime de la sainte communion et nous porte à la recevoir souvent. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT REMI

(1er octobre)

LA LUMIÈRE DE LA FOI

> *Surrexit quasi ignis et verbum ipsius quasi facula ardebat.*
>
> Il se dressa comme une flamme et sa parole avait l'éclat d'un flambeau. (Eccli., XLVIII, 1).

Mes frères,

N.-S. Jésus-Christ, voulant caractériser la mission qu'auraient à remplir les Apôtres et leurs successeurs, employa cette comparaison : « Vous êtes la lumière du monde ». Il marquait ainsi la triste condition de l'humanité déchue et le besoin absolu qu'elle a, si elle veut trouver le droit chemin, de la prédication évangélique. La parole du Sauveur s'applique à tous ceux qui, de quelque manière, collaborent à l'œuvre qu'ont entreprise les douze Apôtres, et en particulier à ceux qui, par l'ordination sacerdotale, ont assumé cette tâche comme un devoir d'état, mais elle se vérifie en eux à des degrés divers. Lumière, elle l'est véritablement, la petite lampe du sanctuaire dont la faible lueur diminue à peine l'épaisseur des ténèbres qui l'environnent, mais qui oserait la comparer au puissant phare, cette autre lumière qui projette au loin son faisceau de rayons et éclaire la route des navires à de longues distances ? Ainsi en est-il des ministres de Dieu. La plupart n'exercent leur influence que dans un rayon très restreint, dans les limites d'une paroisse, d'une maison d'éducation, d'un confessionnal, d'une chaire. Mais il s'en rencontre d'autres dont l'action et la parole convertissent des peuples entiers. Leur sainteté brille à tous les regards, leur zèle, aidé de la grâce divine, porte les lumières de la foi dans une foule d'âmes. On peut vraiment dire d'eux ce que la Sainte Ecriture dit du prophète Elie : « *Surrexit*... etc. »

Telle fut, m. f., la gloire de S. Remi, que votre paroisse célèbre aujourd'hui comme son patron. Je me propose de vous montrer comment il fut, durant sa vie, la lumière du peuple chrétien et comment, de votre côté, vous devez profiter de ses enseignements.

I

Dieu se plaît souvent à laisser entrevoir, par quelque prodige symbolique, la destinée terrestre qu'il réserve à ses privilégiés. Envisagées de ce point de vue, les circonstances qui accompagnent la naissance

de S. Remi revêtent un caractère providentiel. Ses nobles parents, Emile, comte de Laon, et Célinie son épouse, déjà avancés en âge, n'espèrent plus une nouvelle naissance à leur foyer. Un ermite aveugle, nommé Montan, leur prédit qu'ils auront encore un fils et que ce dernier, le touchant de sa petite main, lui rendra la vue. Lorsque cette double merveille se réalisa, on dut se poser, auprès du berceau de S. Remi, la question que s'adressaient mutuellement les Juifs au sujet de S. Jean-Baptiste : « *Quis, putas, puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Ce qu'il serait un jour, on pouvait dès lors le conjecturer : celui qui faisait briller la lumière aux yeux d'un aveugle allumerait le flambeau de la foi pour un peuple tout entier et donnerait à l'Eglise catholique sa fille aînée.

Avec une promptitude qui nous surprendrait aujourd'hui, les desseins de Dieu se réalisent. Agé seulement de vingt-deux ans, Remi se voit imposer le titre d'archevêque de Reims. Sa vertu précoce lui a rallié les suffrages des évêques et des fidèles, tandis qu'un rayon de lumière auréolant son front a manifesté clairement la volonté divine. C'est alors qu'il commence à être la flamme qui éclaire et qui échauffe. En lui, c'est la flamme de l'amour divin, qui inspire les actes au moyen desquels on se sanctifie soi-même ; on admire son austérité, sa tempérance, son assiduité à la prière publique et privée. Au dehors, il déploie tout le zèle d'un apôtre, s'appliquant à répandre la saine doctrine au sein du troupeau qui lui est confié, affermissant les bons, consolant les malades et les affligés, convertissant les pécheurs et les infidèles.

Sa clairvoyante sagesse lui a montré de quel poids serait, pour la propagation de l'Evangile, la conversion du chef franc dont on vante universellement les qualités guerrières et qui s'appelle Clovis. Dans la population qui habite la Gaule, un bon nombre appartient à la religion catholique, mais beaucoup aussi, hélas ! sont inféodés à l'hérésie arienne, tandis que d'autres restent encore attachés aux antiques superstitions païennes. Le saint évêque comprend que tous les catholiques se rallieront d'instinct autour d'un prince qui sera le champion de leur foi et travailleront à lui faciliter la conquête de la Gaule entière, tandis que d'un autre côté le prestige personnel et l'autorité de Clovis agiront puissamment pour extirper l'erreur et amener la plupart à la vraie religion.

Il entreprend donc de gagner à la vérité l'esprit et le cœur du roi. Tâche difficile assurément, car Clovis tient à demeurer fidèle aux pratiques idolâtres de ses ancêtres. Pourtant la Providence a ménagé un allié dans la place : c'est la reine Clotilde, qui a fait promettre à son époux, dès avant le mariage, d'embrasser la foi catholique, qui multiplie ses instances, qui est une vivante prédication par l'exemple de sa vie, et surtout, moyen plus efficace, ne cesse d'adresser au ciel de ferventes prières. S. Remi, de son côté, parvient à acquérir une influence personnelle considérable sur Clovis, qui se plaît à lui demander des conseils et à lui prodiguer maintes marques d'estime. Mais tout cela n'est qu'un travail d'approche. Il faut attendre pour l'œuvre décisive, celle de la conversion, l'heure de Dieu.

Elle sonne enfin sur le champ de bataille de Tolbiac. Vous connaissez les détails de la scène : la défaite des Francs, l'invocation et la promesse faites par Clovis au Dieu de Clotilde, le revirement prodigieux qui s'opère aussitôt après en faveur de nos armes et la loyauté du vainqueur. Quand celui-ci, de retour à la cour, reçoit S. Remi en audience, son instruction chrétienne est déjà à moitié accomplie. L'évêque n'a plus qu'à lui découvrir l'excellence et la sainteté de nos mystères. Il y parvient si bien que de son néophyte il fait un apôtre. Les nobles et les guerriers, entraînés par les exhortations de leur chef, abjurent le paganisme et au baptistère de Reims plusieurs milliers sont lavés dans l'eau sainte avec lui. Désormais, la nation française est catholique et ce sera sa gloire, reconnue par le pape Léon XIII, de n'avoir jamais abandonné sa foi ni longtemps ni tout entière.

Non content de travailler à l'extension du royaume de Dieu, S. Remi s'occupe activement de son organisation et de sa défense. Quelques années plus tard, un concile se réunissait à Orléans. Parmi les évêques qui y sont réunis, il s'en trouve un qui professe l'hérésie arienne et qui, par orgueil, a résisté à toutes les tentatives faites pour lui ouvrir les yeux. Mais là où les autres ont échoué, S. Remi réussira, grâce au secours du ciel. A celui qui refuse de reconnaître la divinité de Jésus-Christ il ôte l'usage de la parole, afin de témoigner qu'un pasteur est indigne de parler s'il n'enseigne la vraie doctrine, et il ne la lui rend que lorsque le coupable est revenu à de meilleurs sentiments.

Enfin, lui qui a donné la lumière à tant d'âmes, il devient aveugle vers la fin de sa vie. Mais Dieu, qui lui avait envoyé cette infirmité pour l'éprouver, veut aussi témoigner combien il est satisfait de son fidèle serviteur. S. Remi recouvre la vue et c'est dans la paix la plus profonde qu'il s'endort de son dernier sommeil, à un âge avancé.

II

Nous avons, m. f., des enseignements à retirer de la fête d'un aussi glorieux patron. Ces enseignements, nous les trouvons résumés dans la collecte de la messe. « Donnez-nous, Seigneur, y est-il dit, à nous qui nous faisons un honneur d'être chrétiens, de montrer notre foi par des œuvres convenables. »

Il y a dans notre vie deux domaines bien différents : celui de la théorie et celui de la pratique ; le premier consiste dans la contemplation purement intellectuelle de la vérité, le second à traduire par des actes la vérité reconnue. Si nous étions parfaitement logiques avec nous-mêmes, si les passions ne venaient pas troubler les conclusions de notre raison, la pratique devrait être pleinement conforme à la théorie et rien ne devrait nous faire dévier de la voie dans laquelle nous nous sommes engagés librement.

Mais en fait il n'en va pas ainsi et cela est vrai,

en particulier, de la manière dont nous nous acquittons de nos devoirs religieux.

Tous, j'aime à le croire, nous avons la foi. Nous l'avons reçue au baptême et nous l'avons affermie par l'étude du catéchisme. Nous récitons sans peine notre *Credo* et nous admettons sincèrement l'existence de Dieu, les mystères et l'existence d'une rétribution éternelle, récompense pour les bons, châtiment pour les méchants. C'est déjà une grande grâce que Dieu nous a faite là, et pour peu que nous comparions notre sort à la corruption et à la barbarie païennes, nous comprendrons mieux quel bienfait constitua pour nous cette lumière de la foi dont S. Remi fut l'un des principaux propagateurs.

Songez en effet, m. f., que cette vie est un chemin. Si rien ne nous renseigne sur son terme, nous ne saurons quelle direction prendre et nous serons comme le voyageur égaré la nuit dans une forêt, sans boussole. Nous risquerons fort de prendre la mauvaise route, étant donné surtout que nos mauvais instincts nous y poussent fortement. Mais que l'étoile polaire vienne à briller au ciel, tout change : aussitôt on reprend courage, on corrige son erreur et l'espérance revient.

Dans l'ordre du salut, la foi est cette étoile polaire. Elle ne nous fait pas toucher le but, qui est le ciel, car elle est une connaissance obscure, basée sur le seul témoignage de Dieu, mais elle nous montre où il est et par où il faut passer pour l'atteindre. Il nous reste à fixer nos yeux sur elle et à marcher, c'est-à-dire à agir, suivant les indications de cette faible lueur.

C'est précisément ce qui nous manque le plus souvent. Les Saints eux-mêmes ont constaté ce douloureux contraste. Ils voyaient clairement le vrai, le bien, et ils le désiraient, mais quand il s'agissait de passer aux actes, ils éprouvaient en eux de mystérieuses résistances. Leur nature se dressait tout entière, semble-t-il, pour les écarter du bien et les pousser au mal. Ce conflit leur était si douloureux qu'il allait jusqu'à inspirer à un S. Paul le désir de mourir pour être délivré de ce corps de péché. En attendant la réalisation de ce souhait, ils s'appliquaient à mortifier leur chair pour la réduire en servitude, de peur qu'elle ne les entraînât à la damnation. Ainsi ils demeuraient fidèles à leur idéal.

Mais nous qui n'avons pas leur courage, nous dévions souvent de la bonne direction. Sans doute, nous ne voudrions pas manquer le but final, mais nous aimerions aussi jouir de toutes les commodités de la vie présente ; c'est pourquoi il nous arrive de céder à l'attrait des biens créés et de nous détourner de Dieu. Une comparaison va vous le faire comprendre.

Lorsqu'on marche, la nuit, sur une route, on aperçoit bien des lueurs autour de soi. Certaines sont plus intenses que d'autres. S'ensuit-il qu'on doive toujours se diriger vers elles ? Non, car elles peuvent indiquer des lieux simplement plus proches de nous, mais qui ne sont nullement le terme de notre voyage. De même, dans l'ordre surnaturel, nous sommes environnés de lumières de toutes sortes. Une seule marque le but, les autres sont trompeuses et constituent autant de pièges tendus devant nous par le démon : lumières des plaisirs sensuels, de l'orgueil, de l'ambition, de l'argent, de la jalousie, du respect humain. Malheur à ceux qui se laissent égarer en suivant leur éclat fascinateur, c'est-à-dire en commettant le péché mortel ! A mesure qu'ils avanceront ils s'éloigneront du ciel, sans pour cela satisfaire leurs convoitises, car la jouissance des créatures ne laisse après elle que désillusions et amertume.

Sans quitter la bonne route, on peut aussi faire halte, par exemple pour se reposer ou contempler un site. Dans l'ordre surnaturel, cet arrêt représente le péché véniel, qui diminue l'élan de l'amour qui nous porte vers Dieu. Ce péché consiste en ce qu'on cherche une jouissance défendue dans les créatures, quoique le coupable n'aille pas jusqu'à perdre l'amitié avec Dieu.

De même que le voyageur qui s'est une fois fixé un but ne saurait sans être taxé d'inconséquence aller à l'aveuglette dans toutes les directions, de même la simple logique exigerait que nous ne nous écartions jamais de notre fin dernière. Pourquoi faut-il que nous soyons si inconstants et que nous nous abandonnions souvent au gré de nos caprices ! Pourquoi voit-on tant de chrétiens fréquenter les églises et se comporter dans le cours ordinaire de leur vie comme des païens ! Pourquoi le précepte de la charité envers le prochain, que nous connaissons parfaitement, est-il si méconnu ! Pourquoi prie-t-on si peu, parmi des gens qui connaissent et honorent Dieu !

C'est notre nature corporelle, affaiblie encore par le péché originel, qui est la cause de ces nombreux changements d'orientation. Il nous appartient de la corriger en une certaine mesure par le recours à Dieu, la vigilance, le renoncement, la fuite des occasions, la réception des sacrements. Si notre foi semble exercer une faible influence sur notre conduite, c'est qu'elle est en nous comme un flambeau prêt à s'éteindre ou un feu caché sous la cendre. Ravivons-en la flamme, et afin d'obtenir plus sûrement ce résultat, prions S. Remi de demander pour nous cette grâce. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(4 octobre)

PAUVRETÉ, APOSTOLAT, MARTYRE

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.
Soyez mes imitateurs, comme moi je suis imitateur de Jésus-Christ. (I Cor., IV, 16).

Mes frères,

Imiter Jésus-Christ, voilà tout le code de la vie chrétienne. « *Christianus ille est*, dit S. Augustin, *qui Christum in omnibus imitatur.* » Mais reproduire la perfection infinie de l'Homme-Dieu, la sainteté incarnée, qui l'oserait tenter ? N'est-ce pas une tâ-

che au-dessus des forces d'un mortel ? — « Dans un original de peinture, répond Bossuet, on considère deux choses : la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits, mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi, continue l'éloquent évêque de Meaux, je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus : il y a le degré suprême qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire, mais je dis que vous la devez copier dans les mêmes traits. »

Aussi bien, une Providence paternellement attentive nous a mis sous les yeux la vie des Saints comme autant de copies vivantes du divin original, mieux accommodées à notre faiblesse et sollicitant nos humbles efforts par l'attrait plus efficace d'une voix paternelle qui nous crie : « Imitez-moi, comme moi j'ai imité Jésus-Christ. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* »

Ainsi parlait S. Paul, dont le cœur battait si bien à l'unisson de celui de Jésus-Christ, — « *cor Pauli erat cor Christi* », dit S. Jean Chrysostome — et dont la vie fut une image si ressemblante de celle du Sauveur. Après lui, nul ne semble pouvoir à meilleur droit nous adresser cette sainte et fière parole que le séraphique patriarche d'Assise.

Combien de fois, à la fin du siècle dernier, le grand pape Léon XIII, obéissant, comme il le déclarait, à une inspiration céleste, n'a-t-il pas attiré l'attention des chrétiens sur cette vivante représentation du Christ Jésus ! Que de fois il pressa tous les enfants de l'Eglise de marcher sur les traces de S. François ! Et, joignant l'exemple à ses appels réitérés, il se faisait gloire de porter lui-même l'humble corde du Tertiaire sous la blanche robe du Pontife.

— Mais, me direz-vous, l'existence à part de ce Séraphin de la terre n'est-elle pas plus admirable qu'imitable ? Qu'a-t-il donc fait à l'imitation du divin Maître qui soit à la portée de tous ? — Une chose, m. f. Comme Jésus-Christ, il a aimé. « Le chrétien est un homme qui aime Dieu, » disait Lacordaire. A tous les chrétiens incombe cette grande et douce obligation, et en l'accomplissant on peut accomplir des prodiges. Sous l'impulsion d'un brûlant amour, François d'Assise *s'est fait pauvre* et détaché de tout ; — il a *prêché* passionnément, de parole et d'exemple, Jésus-Christ son bien-aimé ; — enfin il a *souffert* comme lui et pour lui jusqu'aux atroces douleurs du crucifiement.

I

Arrêtons d'abord nos regards sur celui que Bossuet appelait un jour « le pauvre François », le plus ardent, le plus transporté, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise. Dieu étant tout son bien, comme il ne cessera de le redire, que lui importaient les autres biens créés ? « Riche comme il l'était, dit S. Paul, le Christ s'est fait pauvre par amour pour nous, pour nous enrichir de son dépouillement. *Propter vos egenus factus est cum esset dives, ut illius inopia divites essetis.* » (II Cor., VIII, 9). François fit de même. Pauvre, il le fut dès le berceau. Rejeton de noble race, comme l'Enfant-Dieu, il naît providentiellement sur la paille d'une étable, le 26 septembre 1182. Le mystère de Bethléem se réédite en lui à la lettre, avec son étrange dénuement, mais aussi avec ses concerts angéliques qui ravissent les échos d'Assise. « Gloire à Dieu, s'écrie un messager céleste déguisé sous les traits d'un pèlerin, gloire à Dieu, car cet enfant donnera au monde une grande paix ! » Heureux présage, m. f., de l'action extraordinaire que ce merveilleux enfant devait un jour exercer sur un siècle terrible dans ses emportements, comme disait Ozanam, et qu'il devait jeter vaincu et adouci aux pieds de Dieu. Mais n'anticipons pas.

La première jeunesse de François sembla vouloir faire mentir ces promesses de son berceau. Dans ce brillant adolescent, l'âme des réunions joyeuses, le héros des fêtes, le boute-en-train de tous les divertissements et que la foule acclamait comme la fleur de la jeunesse, comment reconnaître le pauvre volontaire que semblait annoncer sa mystérieuse naissance? Dieu permettait sans doute qu'il goûtât aux joies du monde afin d'en mieux connaître le vide. Toujours est-il que si ses lèvres burent à longs traits à la coupe des plaisirs, jamais elles ne trempèrent à celle de la volupté. Ces périls, ces enivrements d'ordinaire si meurtriers pour l'âme, il les traversa d'un pas allègre, sans trouble ni blessure, pareil au voyageur qui passe à travers les précipices sans y tomber. Le ciel avait mis en lui une belle âme et une forte grâce pour la conserver pure. Comme le dira plus tard un éloquent fils de S. Dominique, « la plus belle des vertus avait heureusement en lui la plus belle des gardes, la charité, l'amour des pauvres. » Sa nature, chrétienne et française comme son nom qu'il avait hérité de sa mère, frémissait comme sous le coup d'un archet mystérieux à la voix de l'indigent implorant sa pitié pour l'amour de Dieu. Que de fois il lui arriva de laisser là un festin pour courir soulager une misère ou consoler une infortune ! Ne le vit-on pas, tout mondain qu'il était, refoulant au fond de son cœur une répugnance bien naturelle, s'agenouiller aux pieds d'un lépreux et baiser pieusement les plaies hideuses de ce misérable, un de ces êtres regardés comme maudits et rejetés par la société d'alors, mais qui, aux yeux de la foi et de l'amour, personnifiait le Christ, cet adorable lépreux frappé de Dieu et immolé pour nous ?

Mais où l'amour de François pour le pauvre éclate dans tout son jour, c'est dans cette scène mémorable qui eut pour théâtre le palais de l'évêque d'Assise. Un jour, après bien d'autres extravagances de charité, il venait de vendre à Foligno des étoffes précieuses et même le cheval qu'il montait, pour en appliquer le prix à une bonne œuvre. Le marchand riche et avare qu'il avait pour père, saisi d'indignation, le traîne au tribunal de l'évêque : — « Il ne saurait, dit-il, refuser un pauvre, il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville de famille nécessiteuse, il vend toutes mes marchandises et leur en distribue

le prix... » Et en effet, à voir comment François en usait, on eût dit qu'il avait engagé ses biens aux pauvres de la province et que l'aumône qu'il leur faisait était moins un bienfait qu'une dette. En conséquence, ce père dur et impitoyable exige de ce fils saintement prodigue une renonciation juridique à sa part d'héritage.

Que répondra François à des accusations si pressantes ? O Dieu éternel, que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs quand ils se laissent conduire par votre Esprit ! Jetant ses habits aux pieds de Bernardone pendant que l'évêque le couvre de ses larmes et de son manteau, — « Tenez, mon père, je vous donne plus que vous ne voulez. Jusqu'ici je vous avais appelé « mon père » ; maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment : « Notre Père qui êtes aux cieux. » — « Oh ! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand, ajouterons-nous avec Bossuet, ô homme digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques et de vivre sur les fonds de la Providence ! »

Il s'en va, libre de toute entrave, joyeux comme le passereau échappé au filet du chasseur, le plus pauvre, mais aussi le plus joyeux des hommes, heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne rien recevoir que pour l'amour de lui. C'était au mois d'avril 1207. François avait alors 25 ans, l'âge des courageuses résolutions et des généreux sacrifices. Dès lors, il aimera non seulement les pauvres, mais la pauvreté elle-même.

Plus d'une fois, à la lueur des flambeaux qui éclairaient leurs fêtes, ses joyeux compagnons l'avaient vu sombre et rêveur : — « Où donc avais-tu l'esprit, lui demandèrent-ils, est-ce que tu songeais à prendre une épouse ? — Oui, leur avait-il répondu, je veux prendre une épouse, mais la plus riche, la plus noble, la plus belle qui fut jamais... » Déjà en sa compagnie il avait fait le pèlerinage de la Ville éternelle, pour appeler les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ sur leur union mystérieuse. Il en avait célébré les fiançailles sur les degrés de St-Pierre de Rome, qui l'avaient vu, lui, le fils du plus riche marchand d'Assise, revêtu des hardes d'un mendiant et mendiant lui-même, tendre une main suppliante aux aumônes de la foule. « Son front, dit à ce propos Bossuet, est désormais durci contre cette lâche et molle pudeur du siècle qui ne peut subir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. » Trente jours durant, dans les bois et les montagnes d'Assise, il chantera son bonheur, ses joies et ses espérances, redisant aux oiseaux du ciel et aux échos des vallées la noblesse et la beauté de celle qu'il appelle, dans le gracieux langage du temps, « la dame de ses pensées. »

Enfin, le jour tant désiré est venu. C'était le 24 février 1209. Le prêtre lisait à l'autel ces paroles de l'Evangile : « Allez... ne portez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni chaussure, ni bâton. » En les entendant, le séraphique fiancé de la pauvreté ne se sent plus de joie. Il jette avec horreur sa bourse, son bâton, ses chaussures. Le voilà paré pour les noces mystiques aussitôt célébrées.

Ces noces mystiques, l'heureux pèlerin d'Assise peut en contempler l'expressif et touchant tableau tracé par le génie chrétien d'un Giotto à la voûte de la grande église bâtie sur le tombeau du Saint. Des joues hâves, un corps amaigri, une tunique grossière qui tient plus du cilice que du vêtement, une corde noueuse qui lui ceint les reins, des sandales à demi écrasées protégeant à peine ses pieds saignants contre les épines et les cailloux du chemin, tel est l'accoutrement misérable de cet homme que les enfants d'Assise poursuivaient de leurs huées, auquel les passants jetaient des injures, des pierres et de la boue, et que son père lui-même maudissait au passage. Néanmoins, avec un sourire comme les bienheureux seuls en connaissent et où se peignent une paix, une joie et un amour tout célestes, il presse dans sa main la main d'une pauvre mendiante dont les vêtements en lambeaux et les traits creusés par la misère apparaissent rayonnants d'une beauté qui n'est pas de la terre. « C'est, nous apprend le Dante, la pauvreté de l'Evangile, restée veuve depuis que son premier et divin époux est mort sur le gibet du Calvaire. » Avec elle, S. François d'Assise identifiait alors son existence. Il lui demeura fidèle à la vie, à la mort.

II

Cet héroïque amour de la pauvreté était inspiré en S. François par l'amour de Dieu. Or cet amour de Dieu qui faisait toute sa richesse, le Séraphin d'Assise éprouvait un besoin toujours inassouvi de le répandre. « Va et prêche ! » lui avait dit Innocent III au lendemain de la célèbre vision où le saint mendiant lui était apparu soutenant sur ses épaules la basilique du Latran qui penchait vers sa ruine.

Cette parole l'avait sacré apôtre et apôtre de l'amour de Dieu. D'ailleurs, si le chrétien est un homme qui aime Dieu, l'apôtre est un homme qui aime Dieu plus que les autres. Lui l'aimait à ce point qu'il eût voulu embraser de son amour même les créatures les plus insensibles. Du sein de cette fournaise ardente où l'amour l'avait mis, comme les jeunes inspirés de Babylone il invitait tendrement tous les êtres de la création, les fleuves et les mers, les montagnes et les vallées, les astres et les fleurs, les oiseaux et les poissons, les hommes et les anges à louer leur Créateur. Il demeurait au centre de ce concert sublime et immense qu'il semblait diriger à son gré. Et résumant dans son âme toutes ces merveilleuses harmonies, il les faisait remonter en adorations brûlantes vers Celui qui est la source de toute harmonie et de toute beauté.

Mieux encore, du regard si pur et si pénétrant de son âme remontant à l'origine première des créatures et les considérant comme sorties du sein paternel de Dieu, il les appelait avec une tendresse ineffable « ses frères et ses sœurs » et les pressait vivement de remplir à l'égard de leur commun auteur le grand devoir de la piété filiale qui est l'amour.

Un trait seulement, choisi entre mille autres éga-

lement gracieux. Le Saint approchait de la petite ville de Bevagno lorsque, levant les yeux, il aperçut, voltigeant d'arbre en arbre autour de la route, toute une nuée d'oiseaux. « — Il faut que j'aille prêcher mes frères les oiseaux, » dit-il aussitôt à ses compagnons de voyage, et de fait, à sa voix, tous se groupent autour de lui, très attentifs.

« Mes petits frères, leur dit-il, le Créateur vous a comblés de bienfaits. C'est lui qui vous a revêtus de votre beau plumage et vous a donné des ailes avec la liberté de voler où il vous plaît. Il vous nourrit sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner, il vous donne l'eau des rivières et des fontaines pour étancher votre soif, les montagnes et les vallées pour vous servir de refuge, les arbres pour y poser vos nids et il veille sur votre petite famille... Ah ! puisque le Créateur vous aime tant, gardez-vous bien, mes petits frères, de vous montrer jamais ingrats. Appliquez-vous, au contraire, à faire sans cesse monter vers lui le tribut de vos louanges. » Et pendant ce gracieux discours, les oiseaux allongeaient le cou, approuvaient de la tête et applaudissaient des ailes. Et c'est seulement à un signe de la main du prédicateur et sa bénédiction reçue qu'ils s'envolèrent vers les quatre parties du monde, faisant retentir l'air de leurs notes harmonieuses.

Qu'il devait être beau aussi, sur ses lèvres, le cantique du soleil, cet hymne de la création rythmé plus tard par Fr. Pacifique, « le roi des vers » : « Loué soit Dieu, mon Seigneur, par toutes les créatures et spécialement par mon frère le soleil qui nous dispense la lumière et le jour, par notre sœur la lune et par les étoiles, suspendues comme autant de lampes éclairées et brillantes à la voûte du firmament... par notre sœur l'eau qui est utile, humble, précieuse, chaste... par notre frère le feu qui dissipe les ténèbres de la nuit, par notre mère la terre qui nous porte, nous nourrit et produit une si belle variété d'herbes, de fleurs, de fruits !... » Averti de sa fin prochaine, il terminera son simple et sublime cantique par une strophe à l'adresse de sa sœur la mort corporelle.

Qui s'étonnerait, après cela, de voir tous les êtres créés, même les plus féroces, ce terrible loup de Gubbio par exemple, s'attacher à lui et le suivre et lui obéir comme à un frère aîné ?

Les âmes, c'étaient les âmes surtout que François voulait conquérir. C'était trop peu pour lui de prêter son amour aux créatures irraisonnables. Sans doute, elles aussi sont un reflet du Créateur, mais d'autres portent plus resplendissante l'image du Dieu qu'aime François. Ce sont les hommes, ce sont les âmes surtout qu'il veut conquérir, embraser d'amour et jeter vaincues aux pieds de Dieu.

Voyez-le. Il parcourt les villes et les campagnes, célébrant l'amour du petit Enfant de Bethléem et du Crucifié du Calvaire. Gonfalonnier du Christ et héraut du grand Roi, il s'adresse aux petits et aux humbles, à ceux qui peinent tout le jour et le soir se retrouvent aussi pauvres que le matin. Il les console au récit des privations et des détresses de Celui qui naquit pauvre et souffrant dans une étable, comme eux-mêmes vécut pauvrement et pour tout salaire fut cloué nu sur une croix et déposé dans un sépulcre d'emprunt.

Et les foules d'accourir, avides de contempler ce missionnaire étrange de l'Evangile, dont toute la personne traduisait si éloquemment les enseignements et la doctrine. C'étaient des ovations, des triomphes. A peine apercevait-on au loin la bure et le froc du Saint d'Assise que les foules accouraient tenant des rameaux à la main. Les prêtres venaient le recevoir à la porte de la ville et au chant des psaumes et des hymnes ils le conduisaient sur la grande place longtemps à l'avance envahie par la foule. François laissait alors déborder son cœur en de chaudes et sublimes improvisations et « la fleur de son éloquence, dit son biographe, tombait avec le dernier son qui s'échappait de ses lèvres. » Quelquefois il ne trouvait rien à dire. Alors il se contentait de bénir le peuple pour qui sa vue seule était une éloquente prédication. Toutefois, ajoutons que ces accidents faits pour consoler de moins habiles étaient rares. La plupart du temps, au bout de quelques secondes, toute l'âme de l'orateur avait passé dans son auditoire et y avait excité chez tous le plus vibrant enthousiasme. On se pressait à ses pieds, on lui serrait les mains, on lui arrachait son manteau afin de s'en partager les précieux débris. Le sermon fini, on assiégeait sa cellule. Tout le monde voulait devenir Frère Mineur, afin d'assurer son salut. Il fut même un temps où les évêques purent craindre de voir toutes leurs ouailles courir à la Portioncule et où S. François lui-même dut s'écrier : « Mes frères, il y a trop de Mineurs ! »

Et cependant, Dieu sait s'il leur épargnait les dures vérités, à ces peuples ! Dieu sait si, selon le mot de Bossuet, il savait s'élever « au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu ! » Entièrement dégagé des choses du monde et de son siècle, François pouvait l'attaquer de front et lui porter des coups d'autant plus rudes qu'il avait lui-même tenu davantage à ses entrailles. Maintenant il n'avait pas seulement dépouillé les livrées pompeuses de ce siècle, il en avait banni de ses lèvres jusqu'aux vains artifices de la rhétorique et du beau langage. Romans, chansons de geste, poésies, toutes choses qui avaient délecté sa jeunesse, il leur avait dit adieu et désormais, à l'exemple de S. Paul, il faisait profession de ne plus connaître que Jésus crucifié.

Mais sous ces paroles dépourvues d'artifice, on sentait la vertu d'En-haut et après le Christ et S. Paul, jamais hommes n'ont parlé comme cet homme. Aussi à sa voix les haines et les discordes s'apaisent. A sa ville natale il donne une charte communale qui, en affranchissant les « Mineurs, » c'est-à-dire les serfs, fait cesser toute rivalité et toute division entre ceux-ci et les « Majeurs, » c'est-à-dire les nobles. Lui-même, avec sa famille religieuse, prend place parmi les malheureux qu'il vient d'affranchir et désormais les fils de S. François seront les Frères Mineurs, désormais ils marcheront de pair avec les plus humbles des serfs. Pise et Assise sont en lutte.

François accourt et les réconcilie. La révolution règne à Arezzo ; les citoyens surexcités s'égorgent entre eux. Mais voici venir François. Sa vue arrête le carnage et le meurtre fait place à la charité. Et ainsi partout. Il n'est pas une ville d'Italie où la présence de François n'apporte la paix et l'amour.

III

Mais déjà l'Italie ne suffit plus à son zèle, non plus qu'à son cœur. Par amour il a tout donné, ses biens, ses honneurs, ses plaisirs, jusqu'à ses vêtements, et Dieu en a fait le « Pauvre d'Assise. » Ensuite, sa prière, son zèle, sa parole, son temps, ses forces, et Dieu en a fait « l'apôtre de l'Italie. » Il lui reste un peu de sang, et donner son sang n'est-il pas le comble de l'amour et le couronnement de l'apostolat ? « *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* » Il offre à Dieu son sang et sa vie ; la soif du martyre le pousse chez les infidèles. Deux fois il tente de passer les mers afin de porter sur les plages lointaines le flambeau de la foi, mais deux fois la Providence l'arrête et lui fait rebrousser chemin. Une troisième fois cependant, Dieu le prit en pitié, François put aborder en Egypte où guerroyaient les armées chrétiennes. Sans se laisser intimider par la prudence humaine, il va droit au Sultan, lui prêche la foi et le somme de se convertir. Certes, m. f., ce devait être un spectacle étrange que celui de ce mendiant, seul au milieu d'un camp ennemi, et il fallait désirer bien ardemment le martyre pour se dresser aussi fièrement en face de ce fils de Mahomet. Quelques années plus tard, les Sarrasins s'émerveillèrent à la vue de notre saint Louis, un des fils spirituels du Pauvre d'Assise, qu'ils voyaient si fier et si vaillant jusque dans les fers. Du père ou du fils, je ne sais lequel fut le plus admirable. De l'un et de l'autre les Sarrasins durent dire que jamais ils n'avaient vu plus fier chrétien. Soit conviction soit lâcheté, le Sultan resta sourd à sa voix et voulut le renvoyer comblé d'honneurs et de présents. — « Est-ce de l'or que je suis venu chercher, dit François avec dédain, c'est ton âme que je veux. *Da mihi animas, cœtera tolle tibi.* » Mais il lui fallut revenir d'Egypte en Italie sans avoir même reçu un soufflet pour l'amour de son Dieu. Un autre martyre lui était réservé, martyre plus lent, mais non moins douloureux : le martyre de la croix.

Vous connaissez, m. f., ce sublime dialogue entre le Christ et son grand serviteur : — « François, ton amour va jusqu'à la folie ! — Oh ! Seigneur, est-ce à vous à me reprocher cet excès, vous qui nous avez aimés jusqu'à la folie de la croix ? » L'amour parfait conduit à l'imitation parfaite. C'est jusque là aussi que le séraphique patriarche voulut aimer son Sauveur. Depuis que, au début de sa conversion, le crucifix de St-Damien, s'animant par miracle, lui avait fait entendre sa voix, l'âme de François s'était fondue en celle du divin Crucifié : « *Anima mea liquefacta est ut locutus est.* » (Cant., v, 6). La passion, la croix s'était en quelque sorte imprimée dans ses entrailles et dans la moelle de ses os ; il n'en pouvait plus détacher sa pensée ni son cœur. La croix, il la voulait partout, c'était pour lui le livre par excellence.

Dans une maladie cruelle, ses frères, le voyant en proie à d'horribles souffrances, lui demandant quelle lecture le pourrait consoler : — « Rien ne me cause plus de joie, répondit-il, que de penser à la passion de Notre-Seigneur, et quand je vivrais jusqu'à la fin du monde, je n'aurais pas besoin d'un autre livre. » Un autre jour, prosterné à Ste-Marie des Anges, il faisait retentir l'église de ses sanglots. Interrogé sur la cause de ses douleurs : — « Ah ! dit-il, je pleure la passion de mon Seigneur Jésus-Christ et je voudrais la pouvoir pleurer par toute la terre. » Et il parcourait les campagnes et appelait toutes les créatures à l'amour de Jésus crucifié. — « Oiseaux du ciel, s'écriait-il, ne chantez plus, mais gémissez ; ne faites plus entendre que des concerts lugubres !... Grands arbres qui portez vos têtes si haut, abaissez-vous, rompez vos branches et convertissez-vous en croix pour honorer celle de Jésus-Christ ! Et vous, rochers, brisez-vous, amolissez-vous et pleurez !... » Et voyant ces ruisseaux qui, après les orages, coulent sur les flancs des collines comme des larmes sur les joues flétries d'un malheureux affligé, il s'arrêtait et mêlait ses pleurs aux pleurs de la nature : « O mes frères les rochers, pleurons ! » criait-il de toutes ses forces, et l'écho de la montagne lui renvoyait sa plainte : « Pleurons ! Pleurons ! » Ses yeux étaient comme deux fontaines sans cesse jaillissantes et il en perdit la vue plusieurs années avant de quitter cette terre.

L'idéal de notre Saint était celui de l'apôtre, qui se définissait « un homme attaché à la croix avec Jésus-Christ. *Christo confixus sum cruci.* » (Gal., II, 19). Déjà une effrayante et continuelle mortification a commencé en lui depuis longtemps ce crucifiement mystique. L'heure est venue de le couronner.

Montez, ô céleste ami du divin Crucifié, gravissez aussi votre Calvaire, cette autre montagne de l'amour. Le voilà au sommet de l'Alverne. Mais où est la croix ? où sont les bourreaux ? demande S. Bonaventure. Le ciel y pourvoit. L'Homme-Dieu, sous la figure d'un séraphin, descend vers le Saint en extase. Il a des ailes pour voler plus vite vers son bien-aimé. Les anges dressent une croix mystérieuse et invisible. Un trait part du cœur de Jésus au cœur de François, des mains et des pieds de Jésus aux pieds et aux mains de François, et aussitôt, comme une cire molle et fondue, la chair de François reçoit le cachet divin que lui imprime celle du Sauveur crucifié. La terre devait garder plusieurs années encore ce crucifix vivant, ciselé et taillé par les mains mêmes de Dieu, « *digito Dei vivi.* » C'est ainsi que les dépouillements, les travaux et les souffrances endurés généreusement par amour pour Dieu, trouvent sur la terre la singulière récompense d'un sacrifice et d'une immolation suprêmes.

* *

Du haut de cette croix où le Christ l'a fait monter, S. François continue à nous prêcher : *Defunc-*

tus adhuc loquitur. Plus haut et plus éloquemment encore qu'aux cités d'Italie, il nous prêche la pauvreté, l'amour et le sacrifice. Allons à son école, m. f., enrôlons-nous sous sa bannière, et quand nous l'aurons imité, ne serait-ce qu'imparfaitement, nous serons plus près du divin idéal qui est Jésus-Christ et nous pourrons jeter au monde avec plus d'assurance ce défi de l'Apôtre : « *Quis nos separabit a caritate Christi ?* » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

Mes frères,

La coutume s'est créée spontanément et s'est étendue comme une traînée de poudre, de fêter sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans une profusion de roses. Quand on inaugure sa statue dans nos églises, des roses tombent des clés de voûte ; des roses, encore des roses courent en feston le long des murs ; des roses, toujours des roses fleurissent en parterre autour de son piédestal. Des roses, il y en a jusque dans ses mains croisées qui serrent le crucifix sur sa poitrine. La piété, la piété catholique, a de ces inventions gracieuses pour ceux qu'elle aime : elle les a renouvelées pour Thérèse de l'Enfant-Jésus, « l'enfant chérie du monde » ; elle les avait inaugurées pour la Vierge Marie, la bénie entre les femmes.

Aujourd'hui, dans beaucoup de nos paroisses, la fête du Rosaire est la fête des roses, des roses que l'on bénit à l'église et qui fleurissent toute l'année, dans un coin de l'appartement, une statuette ou une image de la Vierge. Surtout, depuis des siècles, et partout, les dévots de la Vierge — et ce sont tous les catholiques — lient en l'honneur de leur Mère les gerbes de roses mystiques de leurs *Ave*, leurs chapelets et leurs rosaires. Pour tous, ce mot charmant de rosaire n'éveille-t-il pas l'image d'une guirlande fraîche et parfumée de roses, et pour ceux qui ont fréquenté les trouvères, le mot « chapelet » ne garde-t-il pas toujours son sens archaïque de chapel ou de chapeau, c'est-à-dire de couronne de fleurs ?

Il avait raison, le poète François Coppée qui disait après son retour à Dieu :

> Dans le creux de ma main je tiens mon chapelet,
> Et pour moi ces grains noirs sont comme une [semence
> Qu'avec un grand espoir je jette au ciel immense.
> Chaque *Ave* va bientôt, miracle merveilleux,
> S'épanouir aux pieds de la Reine des Cieux ;
> Et, suave parfum, ma prière fleurie
> Montera jusqu'au cœur de ma Mère Marie.

En la fête de Notre-Dame du T. S. Rosaire, l'Eglise nous invite à refaire le geste du poète, à cueillir des roses dans le massif des mystères de la vie de la Vierge, à en tresser une couronne pour le front de cette Mère du bel amour [1]. Pour répondre à ce vœu, nouons ensemble les roses blanches de ses mystères joyeux, les roses pourpres de ses mystères douloureux, les roses vermeilles de ses mystères glorieux. Et ce bouquet tricolore déposé à ses pieds sera l'hommage de notre amour filial à la Reine du T. S. Rosaire.

I

O Reine du T. S. Rosaire, nous vous offrons d'abord la gerbe de roses blanches de vos mystères joyeux.

Roses blanches, les *Ave Maria* des mystères joyeux. Le blanc, c'est la couleur de l'aube, du printemps, de la jeunesse, de la première lumière matinale, du muguet de mai, des gerbes offertes aux fiancées, de tout ce qui est neuf, frais et pur. Et les cinq premiers mystères du Rosaire ne rappellent que virginité, jeunesse, aurore : la virginité de Marie, la jeunesse de Jésus et de la Vierge, l'aurore de la rédemption du monde ; ils évoquent pour elle les années joyeuses de Nazareth quand elle berçait son cher et divin Enfant et que la méchanceté des hommes n'avait pas encore bouleversé l'existence tranquille de la Sainte Famille. Comment ces *Ave* des mystères joyeux ne composeraient-ils pas un blanc bouquet de roses mystiques ?

Ce blanc bouquet, nous l'offrons d'abord à la Vierge de l'Annonciation, c'est-à-dire à l'être de blancheur qu'est cette créature immaculée, cette jeune fille au regard candide d'enfant, qui a voué pour toujours à Dieu sa virginité : être tout de blancheur dont la pureté a trouvé grâce devant le Dieu trois fois saint ; c'est-à-dire encore à la pudique fiancée et à la jeune épouse du chaste Joseph qui tient un lis dans ses mains ; c'est-à-dire enfin à la femme bénie entre les femmes, dont l'obéissance héroïque à ses voix vient de donner un corps humain dans sa chair virginale au Fils de Dieu et de faire lever ainsi sur le monde l'aube, la blanche aurore du salut.

La rose est symbole d'amour. De la deuxième dizaine de notre chapelet, nous faisons une nouvelle gerbe de roses pour honorer le mystère de la Visitation, le mystère de la charité de cette bonne parente qui s'en va rendre service à sa cousine Elisabeth.

Ce n'est pas trop de ces dix roses pour fêter une charité qui a tous les parfums : qui s'oublie, qui s'empresse, qui se sacrifie, qui se donne à tous, à Elisabeth, à Jean-Baptiste, à Zacharie, qui se dévoue sans compter jusqu'au bout de sa tâche, jusqu'au jour où Elisabeth enfante et n'a plus besoin de ses services.

A son tour la Vierge enfante : blanches seront les roses de nos *Ave* en l'honneur de la Vierge-Mère à la crèche. C'est bien la couleur qui convient à l'occasion d'une naissance, au souvenir des joies des premiers baisers, des premiers allaitements, des premiers sourires échangés, au décor de Bethléem tout baigné de la douce lumière de l'étoile mystérieuse, tout peuplé de blanches escadrilles d'anges, tout mélodieux de cantiques de paix.

[1] *Venite, gentes, carpite Ex his rosas mysteriis. Et pulchri amoris inclytæ Matri coronas nectite.* (Hymne des 2mes Vêpres).

Quatrième mystère du Rosaire : mystère de la Purification de Marie. La Vierge-Mère n'avait nul besoin de ces relevailles légales : elle avait conçu, elle avait enfanté miraculeusement, sans blessure à la virginité ni de son âme ni de son corps, avec un lustre nouveau donné à sa pureté à cause de son contact avec le Saint des Saints, Jésus. Mais tout l'attire de ce qui se fait pour la gloire de cette vertu ; elle est la mère très pure, la mère sans tache, la mère sans corruption, comme s'exprime l'Eglise. Blanche est la parure de l'innocence, blanche la robe nuptiale des saints, blanche surtout la robe de l'Immaculée. Pour fêter tant de pureté, nous choisirons nos roses les plus blanches, c'est-à-dire que nos *Ave* seront plus recueillis, plus fervents, plus pieux.

La dernière gerbe blanche, nous la lierons dévotement en souvenir du mystère de Jésus au Temple au milieu des docteurs. Toutes les transfigurations de Jésus dans l'Evangile sont enveloppées d'un halo de blancheur : sa transfiguration sur le Thabor, sa transfiguration au matin de Pâques, la transfiguration de son Ascension. Et n'est-ce pas une première transfiguration que la manifestation d'une science divine dans cet adolescent de douze ans que les rabbis tenaient pour le fils de l'homme ?

Quel symphonie de blanc que ce déroulement des mystères joyeux ! Le poète de la *Symphonie en blanc majeur* l'a ignoré ou lui a préféré une inspiration païenne et sensuelle parce qu'il n'était pas chrétien. Mais depuis longtemps les dévots de la Vierge lui avaient consacré son poème : le poème du premier chapelet du Rosaire.

II

Les derniers épisodes des mystères joyeux : la Purification avec la prophétie de Siméon : « Une douleur aiguë comme un glaive transpercera ton âme » ; Jésus au milieu des docteurs avec l'angoisse de sa perte au cœur de Joseph et de Marie, annoncent déjà les mystères sanglants de la Passion. Nous offrirons à la Reine du T. S. Rosaire les roses des mystères douloureux, pourpres du sang de Jésus.

Connaissez-vous la légende de la bruyère de nos landes et de nos bois ? Ce jour-là, l'Enfant Jésus se promenait avec la Vierge. Gentiment il se baissa pour cueillir une fleur à offrir à sa Mère. A cet endroit, des ronces couraient à travers les bruyères. Comme l'enfant détachait la tige pour fleurir sa mère, une épine blessa son petit doigt et fit jaillir une goutte de sang. A l'instant, un immense frisson parcourut toute la lande, les clochettes minuscules des bruyères s'entrechoquèrent à travers l'étendue, et de l'une à l'autre la petite goutte de sang teinta leur blanche robe. Et c'est depuis ce jour que leurs fleurs sont rosées.

Si les roses de notre Rosaire s'empourprent avec les mystères douloureux, c'est que tombe sur leur blanche corolle le sang de l'Homme des douleurs.

Du sang : il y en a maintenant à chaque relai des cinq dizaines du deuxième chapelet.

Sang de l'Agonie de Gethsémani : car à cet instant tragique Jésus a connu non seulement les sueurs moites de nos angoisses, mais une telle torture que le sang perlait de ses pores et tombait sur le sol.

Sang de la Flagellation, qui giclait sous les coups de fouet bien assénés, au bruit cadencé et sec des lanières de cuir tendues et raidies.

Sang du Couronnement d'épines, par toutes les déchirures béantes de ce sacre royal de dérision.

Sang du Portement de croix, dont les taches sur les pierres marquaient le tracé de la montée du Calvaire.

Sang surtout du Golgotha, sang des pieds et des mains cloués, sang du côté ouvert, sang versé jusqu'à la dernière goutte : la blessure faite par la lance de Longin ne rendit bientôt plus du corps exsangue qu'une goutte d'eau.

Les roses mystiques de nos *Ave* s'empourprent de cette rosée divine ; elles évoquent pour la Vierge les journées tragiques de la Passion ; elles ont trempé dans le sang de son premier-né. Dans le sang de son premier-né, mais aussi dans le sang des autres, de ceux qu'elle vient d'adopter au pied de la Croix.

Car c'est en repassant ces souvenirs douloureux, c'est en se rappelant ce témoignage d'amour jusqu'au sang, c'est en remettant sans cesse sous leurs yeux la vision de ce drame inouï que les martyrs ont donné leur sang, les mystiques offert leur chair aux stigmates et tous les chrétiens accepté les sacrifices, les souffrances et la mort.

Ils n'ont pas pu suivre cette Mère douloureuse sur son chemin de croix sans s'émouvoir de tant de douleur maternelle, sans compatir à sa souffrance, sans lui redire à leur façon les strophes émues et émouvantes de Jacopone da Todi : « Faites-nous pleurer avec vous,... Faites-nous souffrir avec vous. »

Leurs *Ave* voulaient dire cela : « Je vous salue, je vous salue dans vos douleurs... vous êtes bénie entre toutes les femmes, bénie d'avoir consenti pour nous sauver le sacrifice de votre Enfant, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni, béni de nous avoir reconquis la vie par sa mort. »

C'était l'acte de foi au mystère de la Rédemption, l'acclamation reconnaissante de toutes les âmes sauvées, l'acceptation du sacrifice en union avec son sacrifice, avec leur sacrifice, avec le sacrifice du Fils et de la Mère.

Roses pourpres des mystères douloureux, vous êtes pareilles aux gerbes de fleurs amies sur la tombe qui vient de se fermer : gerbes de douleur, mais de douleur consolée.

III

Mais sur la tombe de Notre-Seigneur, comme sur la tombe de la Vierge, les fleurs n'ont pas le temps de se faner. Le troisième jour le Christ ressuscite glorieux d'entre les morts, il remonte triomphant à la droite de son Père, il nous envoie son Esprit pour nous éclairer et nous fortifier, il associe sa Mère à son triomphe : elle ressuscite elle aussi en

corps et en âme, elle s'élève au ciel en un cortège d'anges, elle reçoit la couronne de sa récompense et de son empire.

Résurrection, Ascension, Pentecôte, Assomption, Couronnement de gloire : série des mystères glorieux sur lesquels s'achève en apothéose le cycle de l'existence terrestre de Jésus et de Marie, le cycle des mystères du Rosaire.

Pour les commémorer, ces mystères glorieux, les cinq dizaines de nos *Ave* tresseront cette fois, à la lettre, un chapelet, un chapel, une couronne de roses. Pour fêter la jeune Vierge de Nazareth et son divin nouveau-né de Bethléem, ces roses nous les avons massées en bouquets ou étendues en guirlande ; devant la *Pietà* de la XIII^e^ station du Chemin de la croix ou sur le tombeau du jardin de Joseph d'Arimathie, nous les avons liées en gerbes de deuil et de souvenir. Ici, nous en ferons des couronnes fleuries pour le front du Christ et de la Vierge : venez, venez recevoir votre couronne.

Et pour cette couronne de gloire éternelle qui ne se fane pas, nous choisirons, non plus des roses blanches ni des roses pourpres, mais des roses vermeilles, pareilles aux immortelles de nos jardins d'été, toutes pleines de sève, toutes chargées de parfums, éclatantes de soleil. Nos *Ave* prendront un autre ton, un autre accent, une autre voix. Ce ne seront plus des pastorales ni des lamentations, mais un chant de triomphe et d'espoir.

Le premier verset de nos *Ave*, la salutation : « Je vous salue, Marie,... Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni, » chantera comme un *Alleluia*, un vivat, qui fera écho aux fanfares célestes saluant l'entrée triomphale au ciel du Christ et de la Vierge ressuscités.

Le deuxième verset de nos *Ave*, la prière : « Sainte Marie, mère de Dieu,... maintenant et à l'heure de notre mort, » montera comme une affirmation de confiance filiale, d'espoir invincible, de certitude inébranlable en l'intercession du Fils auprès de son Père et de la Mère auprès de son Fils, pour que nous soyons admis un jour à partager leur gloire.

* *

Si j'ai fleuri l'autel de la Vierge des roses blanches, des roses pourpres, des roses vermeilles de notre Rosaire, ce fut non seulement pour offrir à notre Mère l'hommage de notre commune piété, de notre tendresse, de notre amour, mais aussi pour mieux faire respirer le parfum, admirer la variété, goûter la poésie de cette humble prière.

Nous l'aimerons donc, ce populaire et catholique Rosaire, nous l'aimerons pour sa puissance sur le cœur de la Vierge et sur le cœur de Dieu, mais aussi pour sa beauté, comme le plus gracieux hommage rendu à la Rose mystique du paradis. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

103

La verdure

Voici un prédicateur qu'on aime à voir revenir chaque printemps et qui charme les yeux : c'est la verdure.

I. — La persévérance

« *Les prairies et les champs bien verts promettent une belle récolte. C'est pour cela qu'on a fait de moi le symbole de l'espérance. Mais le manque de pluie, les chaleurs torrides ou les gelées peuvent me faner, me flétrir et tromper les espérances des cultivateurs. De même une enfance bien pieuse, des débuts très fervents dans la vie religieuse promettent de beaux fruits pour plus tard. Mais la sécheresse du relâchement, le feu des passions et le froid du péché peuvent empêcher tous les fruits de ces beaux commencements.* »

Certes, il importe grandement de bien commencer, car, comme le dit un vieux proverbe, le commencement est la moitié du tout. Bien commencer, c'est prendre racine dans le bien, c'est attirer sur soi la bénédiction de Dieu. Mais de même qu'un soleil brûlant, de fortes gelées ou une longue sécheresse fanent la verdure des champs et détruisent les espérances des cultivateurs, de même sans la pluie abondante des grâces, sans la lutte contre les passions et sans la fuite du péché, de bons commencements dans le travail de la sanctification ne peuvent donner de bons fruits.

1. Pour garder sa verdeur, il faut d'abord à une âme la pluie de la grâce, qui tombe sur les âmes par la prière et les sacrements. Enfants, jeunes gens, ayez bien peur de vous relâcher sur ces deux points, comme font hélas ! un trop grand nombre de jeunes. « Me confesser souvent, dit-on, faire de longues et fréquentes prières, c'était bon quand j'allais à l'école, mais maintenant que je suis grand garçon, que j'ai de la barbe au menton, c'est autre chose. »

— Mon ami, c'est maintenant que vous en avez dix fois, cent fois plus besoin que quand vous alliez à l'école. Quand vous étiez petit, la vertu vous était facile et le vice vous faisait horreur. Mais maintenant que des passions furieuses grondent dans votre cœur, maintenant que le monde est rempli pour vous de pièges, de séductions et d'écueils, vous jetez la seule arme avec laquelle vous puissiez vous défendre, et vous croyez que vous pourrez remporter la victoire ? Ne vous faites pas cette illusion !

2. Pour rester vertueuse, la jeunesse doit craindre le feu, l'incendie des passions. Comme le soleil brûlant dessèche la prairie, le feu des passions brûle dans l'âme le germe de toutes les vertus.

3. La jeunesse doit craindre surtout le froid, la mort du péché. Le péché éteint le feu de l'amour de Dieu dans une âme et quand il a passé c'est le froid

de la mort : il n'y a plus rien de la vie florissante qui levait dans une jeune âme, sinon peut-être quelques racines qui pourront la faire revivre. Jeunes, voilà de bonnes leçons.

II. — La nécessité de la foi

« *Je suis dans les plantes l'effet de la lumière : les racines qui ne voient pas la lumière ne verdissent pas. De même, pour qu'on voie dans une âme la verdure de l'espérance, il faut que brillent en elle les lumières de la foi. Sans la foi pas d'espérance.* »

En effet, c'est de la foi que naît l'espérance. Il faut connaître d'une façon certaine la puissance de Dieu, sa bonté, ses desseins d'amour à notre égard, pour pouvoir mettre en lui notre espérance. Or c'est la foi qui nous donne cette connaissance.

Malheureux et bien malheureux ceux qui n'ont pas la foi, car pour eux il n'y a pas d'espérance possible. Ils voient bien noir en regardant dans l'avenir : c'est devant eux ou bien le néant, ou bien un redoutable inconnu. Mais avec la foi tout s'éclaire et nous avons devant nous comme perspective assurée le Dieu qui a promis d'être notre récompense et de nous aider à l'atteindre.

Avec la foi la vie est donc riante et pleine de promesses, comme la verdure du printemps. Mais sans la foi elle est bien sombre et nous laisse sans consolation, sans espérance dans nos tristesses et dans nos deuils.

III. — Le bois sec

« *Chrétiens, je devrais vous rappeler la parole de Jésus montant au Calvaire : « Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ?* Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ? » (Luc, XXIII, 31)

Notre-Seigneur a toujours été le bois vert, même dans sa passion et dans sa mort, car son âme a toujours été vivante de la vie divine et même son corps mort restait le corps d'une personne vivante, de la personne du Verbe. Mais parce que Dieu le Père a vu Jésus chargé de nos péchés et victime expiatrice de ces péchés, il l'a livré à la fureur de ses ennemis ; de sorte que pendant sa passion Jésus a été vraiment le bois vert déchiqueté, broyé, écrasé.

Mais si son Père l'a traité et laissé traiter ainsi parce qu'il tenait la place des pécheurs, qu'en sera-t-il des pécheurs eux-mêmes s'ils ne profitent pas du bienfait de la Rédemption et s'ils tombent sous les coups de la justice divine ? On en a un terrible exemple dans la manière dont Jérusalem impénitente fut traitée à cause du crime du déicide.

C'est la manière dont Jésus a été traité dans sa passion qui nous fait deviner comment seront traités les pécheurs dans l'enfer.

Ayons donc bien peur d'être le bois sec que Jésus menace !

Bois sec, toutes nos œuvres dans lesquelles ne passe pas la sève de la charité : *Non habet aliquid viriditatis ramus boni operis, si non manet in radice charitatis* [1].

Bois sec et bon pour le feu, tous les pécheurs tant qu'ils restent dans l'état du péché : ils n'ont plus ni verdeur ni fleurs ni fruits.

Bois sec, les familles où Dieu n'est plus connu, aimé et servi. Elles seront bientôt déracinées au feu de la vengeance divine.

Bois sec, les paroisses qui abusent de la grâce de Dieu et laissent tomber sur la pierre la semence de la parole divine sans lui faire porter de fruit.

Bois sec, les nations qui font officiellement la guerre à Dieu. La France en a fait la triste expérience dans la grande guerre.

Bois sec, surtout, les damnés dans l'enfer, car ils sont un bois qui ne reverdira jamais et qui sera éternellement la proie des flammes.

IV. — Les couleurs liturgiques

« *Je suis une des six couleurs adoptées par l'Eglise dans sa liturgie. Catholiques, vous devriez connaître le pourquoi de ces couleurs. Il y aurait là pour vous une source d'édification.* »

Disons sommairement ce pourquoi.

1° Le *blanc*, plus brillant, plus lumineux, rappelle la pureté, la joie. Il s'emploie aux fêtes de Notre-Seigneur qui ne rappellent pas sa Passion, aux dimanches et aux féries du temps de Pâques et de l'Ascension, où l'Eglise est toute à la joie, aux fêtes de la Sainte Vierge, à toutes les fêtes des Saints qui n'ont pas été martyrs et ont gardé la robe blanche de leur innocence ou l'ont blanchie dans le sang de l'Agneau.

2° Le *rouge*, qui rappelle le feu et le sang, signifie la charité et le martyre. Il s'emploie à la Pentecôte et nous rappelle qu'en Dieu le St-Esprit est le feu brûlant de l'amour. C'est ce feu qui est descendu sur les Apôtres en forme de langues au moment où ils allaient partir pour prêcher l'Evangile par toute la terre.

Le rouge s'emploie aussi aux fêtes de Notre-Seigneur qui rappellent sa Passion, parce que dans cette Passion il a répandu son sang pour nous racheter et pour allumer dans nos cœurs le feu du saint amour.

On l'emploie aussi aux fêtes des saints martyrs, parce qu'ils ont poussé l'amour jusqu'à verser leur sang pour Dieu.

3° Le *vert*, symbole de l'espérance parce qu'une belle verdure annonce une bonne moisson, s'emploie aux temps où l'Eglise est toute à l'espérance, au temps de Noël après la venue de Jésus et au temps de la Pentecôte après la venue du St-Esprit.

4° Le *violet* est le symbole de la pénitence, parce que la violette qui personnifie cette couleur est la fleur humble qui se cache et parce que sa couleur est la plus sombre après le noir. On l'emploie à tous les temps et à tous les jours de pénitence : Avent, Carême, vigiles, Quatre-Temps, sauf aux Quatre-Temps de la Pentecôte, à la vigile de cette fête et à la messe du Samedi Saint.

5° Le *rose*, symbole de la joie spirituelle parce que la rose réjouit par son parfum et ses couleurs, s'emploie au milieu de l'Avent et du Carême pour don-

[1] S. Grégoire, Homélie pour la Vigile du Commun des Apôtres.

ner, par une journée de répit, une nouvelle ardeur pour les saintes rigueurs de la pénitence.

6° Le *noir*, signe de deuil et de mort, car il ressemble à la nuit, s'emploie au jour anniversaire de la mort du Christ et aux offices et messes des défunts.

104
La pierre

Aujourd'hui nous allons écouter un prédicateur que nous voyons à chaque pas, sur lequel nous marchons souvent, que nous contemplons avec ravissement dans les hautes montagnes : les rochers, la pierre

I. — La pierre angulaire

« *Chrétiens, je dois vous faire penser avant tout à Celui dont il est écrit qu'il est la pierre* : « Petra autem erat Christus. » (I Cor., x, 4). *Il est la seule base solide sur laquelle tout doit s'appuyer. En dehors de lui tout croule dans un épouvantable désordre.* »

Cette pierre, les Juifs l'ont rejetée au moment où il fallait tout reconstruire, car le monde croulait dans la barbarie, dans le désordre : *Reprobaverunt ædificantes*, (Ps. cxvii, 22). Ils n'en ont point voulu quand ils ont crié : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous ! » Ils ont même voulu briser cette pierre, la broyer, quand ils l'ont crucifié et fait mourir. Mais c'est par sa mort même que le Christ a vaincu la mort, le monde et l'enfer. Il est ressuscité glorieux, triomphant, invincible. Dans le temple spirituel qu'il est venu édifier à la gloire de son Père pour y faire chanter l'éternel hosanna, il est devenu la pierre angulaire qui réunit Juifs et païens, il est le fondement solide, inébranlable sur lequel repose tout l'édifice dont les chrétiens sont les pierres vivantes ici-bas de la vie de la grâce, pour en devenir au ciel les pierres vivantes de la vie de la gloire.

Dans ce temple, le Christ, devenu invisible ici-bas depuis son Ascension, se fait représenter par le successeur de celui à qui il disait : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Aujourd'hui c'est donc sur le Christ et sur le pape, son vicaire, que doivent s'appuyer comme sur le seul fondement possible toutes les sociétés humaines et tous ceux qui veulent être les pierres vivantes dans l'Eglise de la terre, vestibule de l'Eglise du ciel.

Donc foi, respect, amour, obéissance au Christ et au Pape. Voilà la seule base solide de l'ordre dans les sociétés humaines. En dehors de là il n'y a de possibles que le désordre et finalement les horribles guerres et la barbarie.

II. — La fixité dans le mal

« *Si tu dois avoir soin, ô homme, de te fixer et de te stabiliser dans le Christ et dans son Eglise, tu dois avoir bien peur d'être du nombre de ceux qui s'inscrivent dans la société de Satan et à qui s'appliquera la malédiction de Moïse contre les Egyptiens* : « Fiant immobiles quasi lapis. *Qu'ils soient immobilisés comme le rocher.* » (Ex., xv, 16).

On s'immobilise déjà en quelque sorte dès cette vie, dans la compagnie et sous l'empire de Satan, par les mauvaises habitudes, par l'aveuglement et l'endurcissement qui en sont la suite.

On s'immobilise davantage encore en donnant son nom à certaines sociétés antichrétiennes dont Satan est le chef invisible, mais réel, comme les sociétés de franc-maçonnerie, de libre-pensée et autres semblables.

On s'immobilise de ces deux manières, car on se fait par là un cœur de pierre sur lequel la semence de la divine parole ne peut plus germer et qui par conséquent ne peut plus redevenir pierre vivante pour entrer dans la construction du temple spirituel du Christ.

Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ceux qui se sont immobilisés dans le mal pendant leur vie, s'ils meurent dans cette disposition, resteront immobilisés ainsi pour l'éternité : immobiles, immuables comme les grands rochers. Ils sont morts voulant le mal : ils le voudront éternellement et éternellement ils mériteront les coups de la vengeance divine.

Oh ! ayons bien peur de nous immobiliser ainsi dans le mal ! Broyons nos cœurs de pierre sous le pressoir du repentir, pour nous refaire avec la poussière, avec le sable de ces cœurs broyés, des cœurs nouveaux capables de retrouver la vie divine !

III. — Les jets de pierre

« *Par moi-même je suis immobile, mais on peut me lancer. Ecoute-moi bien, chrétien* : 1° *Ne jette la pierre à personne.* 2° *Si tu reçois des pierres, si tu es lapidé pour avoir mal fait, humilie-toi et accepte-les en esprit d'expiation.* 3° *Si on te jette des pierres pour avoir bien fait, réjouis-toi et prie pour ceux qui te les envoient.* »

1. Ne jetons pas la pierre aux autres, car Notre-Seigneur pourrait alors nous rappeler ce qu'il disait aux accusateurs de la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » (Jo., viii, 7) ; et ils durent s'en aller tous.

2. Si on nous jette des pierres, c'est-à-dire s'il nous arrive des ennuis, des peines pour avoir mal fait, recevons ces ennuis et ces peines comme venant justement et miséricordieusement de la main de Dieu pour nous convertir et nous sauver. Dans l'ancienne Loi, Dieu lui-même avait édicté que certains coupables devaient être lapidés : p. ex. les idolâtres, les blasphémateurs, les profanateurs du sabbat, les enfants qui avaient maudit leurs parents, les adultères. Il frappa lui-même au front par la main de David l'impie et orgueilleux Goliath. Aujourd'hui il se sert des hommes et des choses pour châtier certaines de nos fautes. Profitons de la leçon, remercions et convertissons-nous.

3. Si on nous jette la pierre injustement, et même quelquefois pour avoir fait le bien, ne nous irritons pas ; appliquons-nous au contraire la huitième béatitude et réjouissons-nous. Qu'on puisse

dire de nous ce qu'on dit de S. Etienne : « Les pierres du torrent qu'on lui lançait lui furent douces, » et comme lui prions pour ceux qui nous lapident.

IV. — La taille de la pierre

« *Même quand je suis informe et dure, à force de coups de ciseau un artiste peut faire de moi des chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture. Quelque dure, déformée et résistante que soit une âme, le travail de la grâce peut la transformer et en faire une merveille.* »

Donc, à nous de nous travailler nous-mêmes pour faire disparaître la rudesse de nos défauts, pour nous faire prendre la forme des belles vertus. A nous au moins, si nous ne pouvons faire le travail nous-mêmes, de nous laisser travailler, façonner par ceux que Dieu a chargés de nous, par les Saints que la Providence met sur notre passage. C'est ainsi qu'à la prière de S. Etienne et sous l'action de la grâce de Dieu, Saul l'obstiné, le persécuteur, devint un apôtre, un vase d'élection pour porter le nom de Jésus à toutes les nations jusqu'aux extrémités de la terre.

Il ne faut donc désespérer de personne, travailler à la conversion des plus grands pécheurs, des pires scélérats. Le bon larron s'est bien converti sur la croix ; Pranzini a bien été changé sur l'échafaud et a embrassé la croix par l'effet de la prière de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Enfin si de par notre vocation nous sommes appelés au noble et saint travail de tailler, de polir, de façonner les âmes sur le modèle du Christ, livrons-nous avec un zèle ardent à ce travail, en comptant surtout sur l'inspiration et la grâce du divin sculpteur Jésus.

105
Les fourmis

Aujourd'hui minuscule prédicateur qui fait d'importants sermons, et à qui l'Esprit-Saint lui-même nous renvoie : les fourmis.

I. — Un exemple pour les paresseux

« *Paresseux, regardez-nous, vous dit l'Esprit-Saint* (Prov., vi, 6). *Nous vous ferons honte de votre conduite. Nous qui n'avons pas la raison, nous travaillons, et vous, vous restez les bras croisés. On devrait vous lapider avec les déjections des bœufs :* De stercore boum lapidatus est piger. » (Eccli., xxii, 2).

Toute créature doit mettre en œuvre l'activité qu'elle a reçue du Créateur et faire valoir selon les vues de Dieu les dons qu'elle a reçus de lui. Les créatures douées de raison et d'intelligence y sont surtout obligées. Nous voyons dans l'Evangile le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent et qui l'avait enfoui, blâmé et complètement dépouillé à cause de cela. « Otez-lui son talent, dit le maître, et donnez-le à celui qui en a déjà dix, mais qui les a fait valoir. »

Ne pas travailler, c'est donc d'abord dérober à Dieu le service qu'on lui doit ; c'est ensuite rester dans l'oisiveté. Or si l'orgueil est le père de tous les vices, l'oisiveté en est la mère, surtout la paresse spirituelle dont sont tenus les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes et qui fait qu'on néglige le soin de son âme et le service de Dieu. Le monde est rempli de paresseux qui s'amusent à des riens et qui négligent presque totalement le travail nécessaire, celui de leur sanctification et de la sanctification de ceux dont ils sont chargés : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (Ps. xiii, 1).

Aussi c'est partout la pauvreté spirituelle. « Je suis passé par le champ du paresseux, dit le Sage, et j'ai traversé la vigne de l'homme insensé, et elle était entièrement remplie d'orties, les orties la recouvraient et le mur de clôture était renversé. » (Prov., xxiv, 30-31). L'âme du paresseux est vide de vertus et de bonnes œuvres et elle est remplie de vices et de péchés ; elle est ouverte aux déprédations du démon, du monde et des passions.

Appliquez aussi cela aux familles, aux communautés qui ont à leur tête un paresseux. Vous y verrez les épines des erreurs, du scandale et même des crimes ; par contre, vous n'y trouverez plus aucun mur de clôture pour empêcher les rapines.

II. — La prévoyance

« *Nous travaillons parce que nous sommes prévoyantes. Nous amassons pendant l'été de quoi nous nourrir pendant l'hiver. Pour vous aussi, ô hommes, il est de la plus élémentaire sagesse de prévoir l'avenir et pour cette vie et pour l'éternité.* »

Pour pratiquer la prudence, dont la prévoyance est une des principales fonctions, il faut :

1° Savoir d'abord profiter des occasions, car l'occasion passée ne revient pas. Les anciens représentaient l'occasion avec une tête chevelue par devant et complètement chauve par derrière. C'est de là qu'est venu le proverbe : « Il faut saisir l'occasion aux cheveux, » c'est-à-dire la saisir quand elle se présente, par le côté où elle a des cheveux, car quand elle est passée, il n'y a plus par derrière de cheveux pour la ressaisir.

2° La prévoyance demande aux jeunes gens de faire provision de vertus, de sagesse, de force, de grâce pour s'assurer un bel âge mûr et une heureuse vieillesse.

3° Tout homme pendant cette vie doit avoir souci de ne pas compromettre son éternité et de faire provision de mérites pour s'assurer une plus belle récompense.

III. — L'entr'aide

« *Nous nous aidons les unes les autres quand cela est nécessaire pour transporter de plus gros fardeaux : voilà, chrétiens, ce que vous devriez faire les uns pour les autres : vous aider.* »

Membres d'un même corps, branches de la même vigne, nous devons tous travailler les uns pour les autres et nous rendre mutuellement service pour les besoins spirituels et temporels. *Unicuique mandavit Deus de proximo suo* (Eccli., xvii, 12). Dieu veut